

Octavio Paz

Réponse et réconciliation

traduit de l'espagnol par Claude Esteban

I

Ho de la vie ! Personne qui me réponde ?
Sa parole a roulé, éclair inscrit
contre les ans, pierres jadis, aujourd'hui brume.
La vie ne répond jamais.
Elle n'a pas d'oreilles pour nous entendre ;
ne nous parle pas, elle n'a pas de langue.
Elle ne passe ni ne demeure :
nous sommes, nous, ceux qui parlent,
qui passent,
cependant que nous entendons, écho sur écho, d'âge en âge,
rouler nos paroles par un tunnel sans fin.

Ce que nous appelons vie
s'écoute en nous, parle avec notre langue
et se connaît soi-même à travers nous.
Nous la fixons et sommes son miroir, nous l'inventons.
Invention d'une invention : c'est elle
qui nous a faits sans savoir ce qu'elle faisait,
nous sommes un hasard qui pense.
Créature de reflets,
par nous-mêmes créée en la pensant,
et qui s'abîme en des gouffres imaginaires.
Profondeurs, transparences
où flotte ou bien s'enfonce, non la vie : son idée.
Elle, toujours ailleurs, toujours autre,
épouse mille corps, aucun,
et jamais ne se meut ni ne s'arrête,
elle naît pour mourir et de mourir elle renaît.

Immortelle, la vie ? Ne l'interroge pas
puisqu'elle ne sait pas même ce qu'elle est.
Nous le savons :

elle aussi devra mourir un jour,
revenir au commencement, à l'inertie du principe.
Fin de l'hier, de l'aujourd'hui et du demain,
dissipation du temps
et du néant, son revers.
Après – y aura-t-il un après,
l'étincelle première ira-t-elle enflammer
la matrice des mondes,
perpétuel recommencement du tourbillon fou ?
Personne ne répond, nul ne sait.
La vie, nous le savons, est inassouvie.

II

Printemps sauvage, fille qui s'éveille
sur une couche verte cernée d'épines ;
arbre du plein midi, lourd d'oranges :
minuscules soleils, fruits de fraîche splendeur,
l'été dans ses corbeilles transparentes vous recueille ;
l'automne est grave, sa lueur froide
affûte ses couteaux sur les érables rouges ;
janviers et févriers, barbes de gel,
yeux de saphir que les avrils feront liquides ;
la houle qui se hausse, la houle qui s'apaise,
apparitions-disparitions
dans le cours circulaire de l'an.

Tout ce que nous regardons, ce que nous oublions,
la harpe de la pluie, le paraphe de la foudre,
la pensée vive, reflet en forme d'oiseau,
le sentier incertain entre ses méandres,
les hurlements du vent
qui perforent le front des montagnes ;
la lune à pas de loup sur le lac,
haléines de jardins, palpitation nocturne,
parmi les plaines calcinées le campement des étoiles,
bataille de reflets sur la saline blanche,
la source et son monologue,
le souffle serein de la nuit en repos,
le fleuve qui l'enlace, sous les astres le pin
et sur la mer les vagues, statues instantanées,
le troupeau des nuées que le vent mène à leur pâture

par les vallons endormis, les pics, les abîmes,
temps minéral, ères congelées,
temps travailleur de roses et de plutonium,
temps qui fait en se défaisant.

La fourmi, l'éléphant, l'agneau et l'araignée,
étrange monde à nous de créatures terrestres
qui naissent, mangent, tuent, dorment, jouent, copulent
et savent obscurément qu'elles meurent ;
monde nôtre de l'homme, lointain et proche,
l'animal avec des yeux sur les mains
qui transperce le passé, qui scrute le futur
avec ses histoires et ses vicissitudes :
l'extase du saint, l'argutie du pervers,
les amants, leurs délices, leurs rencontres et leurs discordes,
l'insomnie du vieillard et le récit de ses erreurs,
le criminel, le juste : double énigme,
le Père des peuples, ses parcs crématoires,
ses forêts d'échafauds, ses obélisques de crânes,
les victorieux et les vaincus,
les longues agonies et l'instant bénéfique,
le bâtisseur et celui qui dévaste les maisons,
cette page que j'écris, lettre à lettre,
et que tu parcours, toi, d'un œil distrait,
tous et toutes, tout
est l'œuvre du temps qui commence et qui s'achève.

III

De la naissance à la mort le temps nous enferme
entre ses murs intangibles.
Nous tombons avec les siècles, les ans, les minutes.
Le temps n'est-il que chute, rien qu'un mur ?
Tout un instant, parfois, nous voyons
– pas avec les yeux : par la pensée –
le temps se reposer en une pause.
Le monde s'entrouvre, nous devinons
le règne immaculé,
les formes pures, les présences
immobiles qui flottent
à la surface de l'heure, fleuve en suspens :
le vrai, le beau, les nombres, l'idée

– et la bonté, cette parole exclue
de notre siècle.

Instant sans pesanteur ni durée,
instant hors de l’instant :
la pensée voit, les yeux pensent.

Les triangles, les cubes, la sphère, la pyramide
et les autres figures de la géométrie,
pensées, tracées par des regards mortels,
mais qui se trouvent là bien avant le principe,
sont, lisible déjà, le monde, son écriture secrète,
la raison et l’origine du mouvoir des choses,
l’axe des changements, fixité sans support
qui repose en soi-même, réalité sans ombre.
Le poème, la musique, le théorème,
présences impolluées venues du vide,
édifices ingravides
par-dessus l’abîme levés :
en leurs formes finies trouvent place les infinis,
leur symétrie cachée gouverne encore le chaos.

Puisque nous le savons, nous ne sommes pas un accident :
le hasard, racheté, retourne à l’ordre.

Rivée au sol, à l’heure,
éther subtil qui ne pèse pas,
la pensée porte les mondes et leur masse,
tourbillons de soleils devenus
poignée de signes
sur la page quelconque.

Essaims giratoires
de transparentes évidences
où les yeux de l’entendement
boivent une eau simple comme l’eau.

L’univers rime avec lui-même,
se dédouble, il est deux, il est multiple
sans cesser d’être un seul.

Le mouvement, fleuve qui parcourt sans terme,
yeux grands ouverts, les pays du vertige
– ni haut, ni bas, le tout proche est au loin –
revient à soi

– sans revenir, redevenu
jaillissement de quiétude.
Arbre de sang, l’homme perçoit, pense, fleurit

et donne ses fruits insolites : des mots.
Le ressenti et le pensé s’embrassent,
nous touchons les idées : ce sont des corps, des nombres.

Et pendant que je dis ce que je dis
tombent, vertigineux, sans trêve,
le temps et l’espace. Ils tombent en eux-mêmes.
L’homme et la galaxie retournent au silence.
Est-ce important ? Certes – et sans importance :
car nous savons que le silence est musique
et nous, juste un accord dans le concert.

Mexico, 20 avril 1996

RESPUESTA Y RECONCILIACIÓN

I

¡Ah de la vida! ¿Nadie me responde?
Rodaron sus palabras, relámpagos grabados
en años que eran rocas y hoy son niebla.
La vida no responde nunca.
No tiene orejas, no nos oye;
no nos habla, no tiene lengua.
No pasa ni se queda:
somos nosotros los que hablamos,
somos los que pasamos
mientras oímos de eco en eco y de año en año
rodar nuestras palabras por un túnel sin fin.

Lo que llamamos vida
en nosotros se oye, habla con nuestra lengua
y por nosotros sabe de sí misma.
Al retratarla, somos su espejo, la inventamos.
Invento de un invento: ella nos hizo
sin saber lo que hacía,
somos un acaso pensante.
Criatura de reflejos,
creada por nosotros al pensarla,
en ficticios abismos se despeña.
Profundidades, transparencias
donde flota o se hunde, no la vida: su idea.
Siempre está en otro lado y siempre es otra,
tiene mil cuerpos y ninguno,
jamás se mueve y nunca se detiene,
nace para morir y al morir nace.

¿La vida es inmortal? No le preguntes
pues ni siquiera sabe que es la vida.
Nosotros lo sabemos:
ella también ha de morir un día
y volverá al comienzo, la inercia del principio.
Fin del ayer, del hoy y del mañana,
disipación del tiempo

y de la nada, su reverso.
Después – ¿habrá un después,
encenderá la chispa primigenia
la matriz de los mundos,
perpetuo recomienzo del girar insensato?
Nadie responde, nadie sabe.
Sabemos que vivir es desvivirse.

II

Violenta primavera, muchacha que despierta
en una cama verde guardada por espinas;
árbol del mediodía cargado de naranjas:
tus diminutos soles, frutos de lumbre fresca,
en cestas transparentes los recoge el verano;
el otoño es severo, su luz fría
afla su navaja contra los arcos rojos;
eneros y febreros: sus barbas son de hielo
y sus ojos zafiros que el mes de abril licúa;
la ola que se alza, la ola que se tiende,
apariciones-desapariciones
en la carrera circular del año.

Todo lo que miramos, todo lo que olvidamos,
el arpa de la lluvia, la rúbrica del rayo,
el pensamiento rápido, reflejo vuelto pájaro,
las dudas del sendero entre meandros,
los aullidos del viento
taladrando la frente de los montes,
la luna de puntillas sobre el lago,
hálitos de jardines, palpitación nocturna,
en el quemado páramo campamento de estrellas,
combate de reflejos en la blanca salina,
la fuente y su monólogo,
el respirar pausado de la noche tendida
y el río que la enlaza, bajo el lucero el pino
y sobre el mar las olas, estatuas instantáneas,
la manada de nubes que el viento pastorea
por valles soñolientos, los picos, los abismos,
tiempo hecho rocas, eras congeladas,

tiempo hacedor de rosas y plutonio,
tiempo que hace mientras se deshace.

La hormiga, el elefante, la araña y el cordero,
extraño mundo nuestro de criaturas terrestres
que nacen, comen, matan, duermen, juegan, copulan
y obscuramente saben que se mueren;
mundo nuestro del hombre, ajeno y prójimo,
el animal con ojos en las manos
que perfora el pasado y escudriña el futuro,
con sus historias y vicisitudes:
el éxtasis del santo, la argucia del malvado,
los amantes, sus júbilos, encuentros y discordias,
el insomnio del viejo contando sus errores,
el criminal y el justo: doble enigma,
el Padre de los pueblos, sus parques crematorios,
sus bosques de patibulos y obeliscos de cráneos,
los victoriosos y los derrotados,
las largas agonías y el instante dichoso,
el constructor de casas y aquel que las destruye,
este papel que escribo letra a letra
y que recorres tú con ojos distraídos,
todos y todas, todo,
es hechura del tiempo que comienza y se acaba.

III

Del nacer al morir el tiempo nos encierra
entre sus muros intangibles.
Caemos con los siglos, los años, los minutos.
¿Sólo es caída el tiempo, sólo es muro?
Por un instante, a veces, vemos
– no con los ojos: con el pensamiento –
al tiempo reposar en una pausa.
El mundo se entreabre y vislumbramos
el reino immaculado,
las formas puras, las presencias
inmóviles flotando
sobre la hora, río detenido:
la verdad, la hermosura, los números, la idea
– y la bondad, palabra desterrada
en nuestro siglo.

Instante sin duración ni peso,
instante fuera del instante:
el pensamiento ve, los ojos piensan.

Los triángulos, los cubos, la esfera, la pirámide
y las otras figuras de la geometría,

pensadas y trazadas por miradas mortales
pero que están allí desde antes del principio,
son, ya legible, el mundo, su secreta escritura,
la razón y el origen del girar de las cosas,
el eje de los cambios, fijeza sin sustento
que en sí misma reposa, realidad sin sombra.
El poema, la música, el teorema,
presencias impolutas nacidas del vacío,
edificios ingrátidos
sobre un abismo contruidos:
en sus formas finitas caben los infinitos,
su oculta simetría rige también al caos.

Puesto que lo sabemos, no somos un acaso:
el azar, redimido, vuelve al orden.
Atado al suelo y a la hora,
éter ligero que no pesa,
soporta el pensamiento los mundos y su peso,
torbellinos de soles convertidos
en puñado de signos
sobre un papel cualquiera.
Enjambres giratorios
de transparentes evidencias
donde los ojos del entendimiento
beben un agua simple como el agua.
Rima consigo mismo el universo,
se desdobra y es dos y es muchos
sin dejar de ser uno.
El movimiento, río que recorre sin término,
con los ojos abiertos, los países del vértigo
– no hay arriba ni abajo, lo que está cerca es lejos –
a sí mismo regresa
– sin regresar, ya vuelto
surtidor de quietud.
Árbol de sangre, el hombre siente, piensa, florece
y da frutos insólitos: palabras.
Se enlazan lo sentido y lo pensado,
tocamos las ideas: son cuerpos y son números.

Y mientras digo lo que digo
caen vertiginosos, sin descanso,
el tiempo y el espacio. Caen en ellos mismos.
El hombre y la galaxia regresan al silencio.
¿Importa? Si – pero no importa:
sabemos ya que es música el silencio
y somos un acorde del concierto.

México, a 20 de abril de 1996.